



SEANCE DU 18 octobre 2016.

Restitution de l'intervention de :

Hervé Castanet

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Michèle, André et Gilles

TITRE : Une inquiétante étrangeté sur un article de Freud

Jean-Robert Alcaras : Je remercie Hervé Castanet qui est psychanalyste d'être venu depuis Marseille proposer quelques réflexions autour de Freud, et plutôt que d'improviser sur un thème que je ne maîtrise pas bien, je vais laisser la parole à Philippe Mengue que vous avez vu la semaine dernière, parce que même si Hervé Castanet est déjà venu plusieurs fois à l'Université Populaire, c'est Philippe qui a vraiment insisté pour que Hervé vienne dans le prolongement des réflexions qu'il nous a proposé la semaine dernière. Je laisse donc Philippe faire une rapide présentation à la fois, de notre conférencier, et de son intervention.

Philippe Mengue : Hervé nous propose de prendre la parole jusqu'à 19h30 et nous aurons 20 minutes pour les questions et communiquer avec vous.

Hervé Castanet : Je remercie, avant de commencer l'exposé proprement dit, les organisateurs de l'Université Populaire d'Avignon et je suis toujours sensible à ce qui s'y passe et à y venir. Ce n'est pas simplement une formule de rhétorique, l'université, les amphithéâtres dans lesquels j'ai enseigné la psychanalyse et l'histoire de la psychiatrie. Je remercie également Philippe Mengue que je connais depuis longtemps.

Je ne suis pas sans savoir que la psychanalyse est attaquée, cela m'agace, mais enfin, on n'est pas seul : il y a la princesse de Clèves, il y a le latin, il y a le grec, la philosophie, autrement dit vous voyez que je suis en bonne compagnie. Je me suis proposé de ne pas déplier des références théoriques lourdes, mais de partir d'un cas clinique. Après tout, on est en droit de juger le psychanalyste, bien sûr, par ce qu'il dit dans les tribunes, dans ce qu'il publie, etc, et aussi à partir de sa pratique clinique et du témoignage qu'il porte des cas cliniques.

Je me suis dit que voilà : je vais leur parler de ce qui pour eux, de ce qui pour nous, de ce qui, pour moi, fait l'évidence même : nous avons un corps, qui peut nous encombrer, nous gêner, nous déplaire dans son image. Nous pouvons ajouter que nous avons un corps sexué, nous pouvons le trouver lourd, pénible, pas aux ordres, comme l'explique un monsieur d'un certain âge qui est venu me voir, et qui me dit : "Je suis tombé amoureux à mon âge c'est formidable, mais...." Dès que l'on parle d'un monsieur qui rencontre une dame, et que l'on ne dit pas tout de suite la fin, vous l'avez tout de suite : "il ne bande pas !", c'est cela ! Il n'y a pas que les dieux qui n'y arrivent pas ! Comme il l'a bien repéré, c'est psychique. Je l'ai suffisamment interrogé pour savoir si je ne devais pas l'envoyer, pour la mécanique humaine, chez un urologue qui aurait pu trouver la réponse.

Il n'y a pas que les messieurs, il y a les dames qui viennent expliquer combien elles sont très amoureuses, combien elles prennent beaucoup de plaisir mais quand même, elles ne vont

pas aller jusqu'à jouir au sens de l'orgasme quand même ! "Quand même" fait qu'il leur faut malgré tout préserver un quelque chose qui leur est propre et qu'il n'est pas question qu'elles livrent, certes au premier venu, et même à l'amant aimé. C'est ça aussi le corps, pas seulement. Et c'est vrai qu'au moment de la rencontre des corps, la question se fait un peu plus vive, un peu plus présente que dans d'autres circonstances. C'est la réalité du corps, alors que l'on dit que la psychanalyse ne s'en occupe pas, parce que dans son cabinet on ne ferait que parler, parler !

C'est vrai que l'on n'y fait que parler, mais, quand même, notre petite hypothèse, notre petite idée c'est : "Si ce monsieur ne bande pas au moment de la rencontre des corps, alors même qu'il est passionné par cette rencontre, ça n'est pas un hasard. Comme il le dit lui-même : "Si je vous apporte ça, à vous, c'est parce que je crois que c'est psychique". Il n'a pas tort, et que les dames qui quelque part, dans certaines circonstances veulent, quand même : on ne couche pas avec l'ennemi, on couche, on donne son corps avec plaisir, mais jusqu'à garder secret le point ultime. On ne va pas donner ça à celui qui, quand même, est quelque part, un peu l'ennemi.

Vous voyez comme les corps sont détraqués, il n'y a pas ce labyrinthe, il n'y a pas cette étrangeté, dans le monde animal. Jamais personne n'est allé voir si, dans les clapiers, la loi de l'inceste est vérifiée, si les lapins et les lapines passaient par des labyrinthes particuliers: "Pas tout de suite parle-moi d'abord". Ou bien si c'était comme dans "Le mépris", la fameuse scène avec Brigitte Bardot où elle demande à Michel Piccoli : "Est ce que tu aimes?" et suivent les parties de son corps, comme s'il fallait que ces parties de son corps s'érotisent, prennent une valeur au moment de la rencontre, que ces parties soient reconnues par l'amour de l'autre.

Donc, on repart du corps, le corps que vous avez, qui vous est décerné par le langage, personne ne dit : "Je suis un corps" ; quand on le dit, c'est de l'autre côté, notamment quand les hommes et leur machisme qui veulent faire d'une femme un corps, qu'elle le soit pour qu'ensuite ils puissent se l'approprier. La balourdise des hommes qui fait rire toutes les dames, c'est cela dans la vie quotidienne, balourdise des hommes : quand un homme le pointe, vous voyez bien que cela a encore plus de saveur. C'est comme les blagues juives qui doivent toujours être dites par des juifs eux-mêmes.

Donc, le corps nous est décerné par le signifiant. Cela paraît bizarre car vous avez un corps décerné par l'autre du langage, ensuite il y a des marqueurs : garçons ou filles. Et il y en a qui se disent : quand même c'est compliqué, se mettre sous le signifiant "garçon", qui implique aller du côté des filles, alors que je suis plutôt attiré du côté des garçons, etc, etc.

Vous voyez que le point qui paraît le plus évident, le plus empirique : vous partez avec votre corps, vous pensez dans votre corps, les philosophes le savent, ces grandes oppositions qui ont aussi culminé avec la théorie de Descartes et que l'on retrouve dans un texte scolaire, qui n'est pas spécialement destiné aux scolaires, malgré ce que l'on peut y croire, dans *Les femmes savantes* de Molière, vous voyez la reprise de ces thèmes, y compris de Gassendi à propos de : "*Alors les femmes, elles couchent où elles pensent ?*" C'est dit comme cela dans le texte. Il y a quelques jours, j'étais avec la metteuse en scène à la Criée, Macha Makeïeff, et l'on a commenté à la suite de son spectacle cette pièce dite pour scolaires, où il y a effectivement, cela se pose ainsi dès le premier mot du texte : "*Quoi, dit Armande à sa sœur, et cela continue, voulez vous laisser aller dans le corps et le mariage, alors que l'avancée et la science ont tellement donné ?*" Cela résonne, même si l'on est un homme, du côté des intellectuels de profession.

Pour les hommes, on ne leur demandait pas de choisir, mais pour les femmes, vous savez qu'historiquement, on leur demandait de choisir. Donc c'était plus évident que l'on pouvait sentir, palper, son propre corps et je me suis proposé de partir d'un cas, d'insister pour vous sur le moment où le corps, dans son évidence, est pris dans une expérience d'étrangeté et où se

vérifierait la définition : " *C'est le plus proche qui a une définition d'étranger*".

Pour cela j'ai pris un cas, je l'appellerai Victor, que j'ai reçu il y a très longtemps, une vingtaine d'années, et dont j'ai changé suffisamment les points qui permettraient de le repérer, pour que, justement, il soit anonyme. Le corps, c'est ce dont il commence justement à parler d'emblée. C'est ce qu'il dit dans le cabinet. Il travaille de nuit, comme infirmier dans un service d'urgence où, dit-il : "Il ne se passe pas grand-chose, il garde les plantes vertes", c'est son expression. A certains moments, il disparaît, il a des moments d'errance, il prend sa voiture, il fait des kilomètres, il y dort à l'intérieur, il ne se lave pas, il se vide la tête, il oublie puis revient chez lui et retourne la nuit au travail. Il était venu me voir, parce que, disait-il, "Il vivait une vie qui était en train de détruire sa vie, y compris physique". La vie commençait à s'échapper en quelque sorte. Il était de plus en plus lourd, il lui fallait faire des errances de plus en plus longues, il devait de plus en plus dormir dans sa voiture pour qu'en quelque sorte, sa vie se réduise à un rituel de plante verte.

Or ce n'est pas si facile que ça de se réduire à un rituel de plante verte : tout un exercice, c'est-à-dire ne plus penser, ne plus être affronté à rien. En quelque sorte il rêvait cette fameuse phrase du XVII^{ème} siècle : "*La rose, elle sent pourquoi ?*" Lui, c'était plutôt : "*La plante verte, elle sent pourquoi ?*" Il rêvait d'en être une dans un hôpital, et vous savez que, généralement dans les hôpitaux, les plantes vertes sont plutôt en situation d'étiollement.

Donc, il était grand et lourd, il portait des habits amples, peu soignés, des cheveux et une barbe touffus qui font office de camouflage. Il voulait disparaître, donc il traite mal son corps. La question est : pourquoi maltraite-t-il ainsi son corps ? Vous connaissez tous des personnes qui maltraitent leur corps. Il y a des maltraitements mondains : boire un peu trop d'alcool, fumer un peu trop, aimer un peu trop le gras-double, etc. Il y a des formes un peu plus sophistiquées : manger un peu trop et se faire vomir, avec le jeu de yo-yo typique de l'anorexie.

Parfois, vous ne le voyez pas : ces dames-là sont très propres sur elles-mêmes, et vous expliquent, dans le cabinet, comment le chemisier si blanc et immaculé, après avoir acheté des babas au rhum à la boulangerie, et pas du tout à la pâtisserie de luxe, et mangé dans la voiture en rentrant chez elle, cela produit des effets de saloperies sur les vêtements. Mais c'est prévu, pour quand elle arrive, les enfants ne soient pas encore là, ni le compagnon, et qu'elle puisse mettre tout cela au lave-linge. C'est un dispositif classique : personne n'y voit rien, les hommes, toujours avec leur balourdise, préfèrent ne pas entendre ce qui se passe, et il reste le cabinet de l'analyste.

Donc, pourquoi j'en parle ? Je pourrais vous faire un cours d'archéologie très intéressant, je pourrais vous dire : "Donnez-moi la main, trempez la dans la boue", et vous trouvez une pierre. Ce n'est peut-être pas une pierre, lorsque vous la ressortez, vous avez peut-être un petit fragment de Rome, et l'archéologie aura notre marquage pour vous, votre main et la boue et un petit fragment, un petit élément de Rome.

Et par ici, vous avez le pont du Gard, avec un très beau souvenir de Jean-Jacques Rousseau, puisque là aussi le corps était impliqué : c'est sur le chemin qui le menait à Montpellier, et il passait par le pont du Gard. Et une des rares fois dans sa vie, il a pu honorer une femme à la "virile", comme l'on dit. D'habitude, ce n'est pas tout à fait ça Jean-Jacques au lit ! Il n'a pu le faire que parce qu'il s'est fait passer pour un aristocrate anglais. C'est donc avec l'habit d'un autre, une autre identification, une autre voix, qu'il a pu faire que l'organe soit au rendez-vous. Si ma mémoire est bonne, elle s'appelait Mme De Larnage.

Comme quoi, on s'imagine que l'on couche avec celui qui vous a donné son nom et qui ne peut sa puissance que parce que, régulièrement, il se prend pour un homme. On n'est jamais tout

à fait deux au moment de la rencontre des corps, ce qui rend l'affaire étonnante.

Le monsieur que je reçois, je crois qu'il est seul avec la bien-aimée : il est allé encore ce week-end dernier en Corse pour que, en quelque sorte, le cadre idyllique soit propice aux ébats, la manière grecque au fond : l'île le fera bander. Il s'apercevra, il n'en sait encore rien, qu'il n'est pas seul avec elle. Il y a quelques fantômes qui viennent leur faire de l'ombre que, quand même, ça ne doit pas bouger. Car seul, ce monsieur m'explique que, dans son lit, en pensant à elle, Jupiter aidant, il bande : vous voyez le corps.

Revenons à Victor, le cas dont je vous parle, il n'est pas tout à fait seul avec son corps. Il a une théorie, une doctrine, si vous voulez les termes qui conviennent, un axiome qui pour lui opère. C'est compliqué un axiome, parce que, vous vous rappelez peut-être, que ça ne vous plaisait pas : l'axiome ça ne se démontre pas. On le prend, il est heuristique ou pas, c'était en grec. En français, on dit fécond, épistémologiquement : ça suffit ; il est fécond, on le prend, il n'est pas fécond, on le jette, mais cela ne se démontre pas. Il n'y a rien d'autre à dire.

Eh bien, nous avons tous un petit axiome dans la tête, ce que l'on appelle dans les hôpitaux psychiatriques une psychose, un terme qui correspond à la nosographie, ce n'est pas l'essentiel du cas. L'essentiel du cas, c'est d'insister sur le petit dispositif mental, ce petit axiome que chacun a, dont il sait quelques petits bouts. Quand il ne veut pas savoir grand-chose, il préfère se plaindre que cela ne va pas, mais de là à se dire : "Alors, vous mettez les mains dans le cambouis ?", comme le disait ce monsieur, le patient venu au bout de deux fois (donnant le titre, pensant que cela irait plus vite) : "Mais, Professeur, dites-moi, j'en ai pour combien de temps, cela fait deux fois que je viens !". Je lui dis : "Je ne suis pas Merlin l'enchanteur, je n'ai pas de baguette magique, cela va vous prendre du temps !". Et il n'a pas été content, se disant que, quand même, je viens chez lui, ça pourrait aller vite !

Eh bien, ça ne pas aller vite, non pas parce que je voudrais que ça dure, mais parce que effectivement, tout cela a sa cause et sa cause s'articule à cet axiome dont je ne sais rien pour le moment le concernant, mais qu'il découvrira s'il accepte de mettre les mains dans son cambouis. Et qu'il accepte qu'au fond, il puisse rencontrer une femme avec son sexe, ou alors il se contentera, comme il me dit, de lui donner du plaisir avec une étoile et continuera à se plaindre. Ce n'est pas joué d'avance et je ne sais pas jusqu'où il va aller : il n'y a aucun dispositif qui permet de mesurer le courage.

Je reviens au cas de Victor. Il me parle de celle qui a été sa femme dont il a eu un enfant. Il y a une vingtaine d'années l'enfant avait 7, 8 ans. Il en avait la garde parce que elle, elle s'était pendue un beau matin : il l'avait trouvée, la ceinture autour du cou, accrochée à une poutre. Et lui a une doctrine, il a une idée, si vous voulez, qui ne manque pas d'avoir d'effets : quand il déplie cette construction inconsciente, dont il livre là des éléments à la manière de l'iceberg, il y a quelques éléments connus et la partie inconnue, celle qui est sous l'eau. Sa doctrine, pour parler de cette femme, la sienne, de son fils, il commence par dire quelque chose sur sa mère. Et il dit : "Mon père buvait, c'est parce qu'il n'était pas sexuellement satisfait avec ma mère", et il ajoute : "Elle le persécutait sexuellement".

Ne vous précipitez pas trop vite sur la phrase, en pensant : " Ah, voilà pourquoi la fille était muette", comme on dit chez Molière. C'est-à-dire que vous auriez la réponse, une fois aurait suffi ! On a tous le rêve d'une unique séance pour s'en sortir ! Cela fait 40 ans que l'on y est, dans le bain, mais pas de baguette magique : un mot m'a suffi ! On n'est ni juge ni flic, on n'ira pas vérifier du côté des parents. Ce que l'on sait, c'est comment lui construit sa fiction, son opérateur pour s'expliquer à lui ce qui lui arrive, il commence à faire l'historien. Fils de : parlons des parents. Il a une certaine logique après tout l'histoire aussi sophistiquée soit-elle, il n'en demeure pas moins que, empiriquement, après Louis XIV, il y a Louis XV, et avant, Louis XIII ! Il y a donc une sorte de

succession, de chronologie, même si l'histoire ne se réduit pas à la chronologie des rois de France.

Pour lui c'est pareil : avant moi, papa ; papa buvait, et il buvait parce que sa femme se refusait sexuellement, et donc il emploie ce mot très fort : elle le persécutait. Et lui-même aussi, dans ses errances, boit jusqu'au coma éthylique afin que l'oubli, enfin, soit éradiqué lorsqu'il se réveille. Voilà pour lui ce qu'est la mère : une jouissance mauvaise et destructrice. Il dit cela, il n'excuse pas, sans détails, il n'essaie pas de vérifier. Cela s'est imposé à lui : mon père buvait, parce que ma mère le méprisait sexuellement en se refusant à lui. Et cette mère-là, il précise ensuite, en dépliant non sans courage, au cours des séances, sans que je lui en ai parlé. Et c'est là qu'il a pu me dire que les hommes, il ne les connaissait pas, il n'en rencontrait pas, il ne pouvait pas faire lien avec eux. C'est pour cela qu'il était infirmier de nuit pour ne rencontrer personne, que les malades dormaient, abrutis par les médicaments qu'on leur donnait. Et il ne pouvait pas rencontrer les hommes : il ne savait pas ce que c'était, parce qu'entre eux et lui, il y a toujours la présence de sa mère. En quelque sorte, sa mère, c'est l'opérateur unique avec laquelle il entretenait, il entretient le lien, le rapport, le dispositif de parole et qu'entre le monde, y compris le monde des hommes et lui, il y a toujours la présence de sa mère.

On croit que, comme tout le monde, qu'être seul avec l'autre, lorsqu'il y a deux corps dans une pièce, mais il y a des murs, des barrières, l'autre vous touche, puis entre l'autre et vous, même si les peaux se sentent, il peut y avoir des protagonistes, des personnages, voire des barricades, des châteaux forts, qui font que cela ne prend pas. Et cette mère est un tyran, c'est une volonté mauvaise, elle a voulu détruire son père. Et lui rencontre les femmes, ensuite, dans sa vie. Quand il les rencontre, quand il veut établir quelque chose qui pourrait advenir avec elles, l'axiome dont on vous parle, "Mon père boit parce que ma mère le persécute sexuellement", l'axiome se réactualise, il reprend sa forme, sa présence.

Par exemple : nous vivons avec un axiome, ce n'est pas le seul, mais c'est un axiome, c'est l'axiome euclidien : "Par un point extérieur à une droite, il ne passe qu'une seule parallèle à cette droite". C'est un peu plus compliqué, parce que les enseignants qui parfois ne repèrent pas ce qu'ils se disent, ajoutaient parfois que "les parallèles se rejoignent à l'infini", ce qui me posait des problèmes de représentation, du temps où j'étais élève. Et j'avais une difficulté car on n'arrive pas à se représenter l'infini. Par exemple, si vous prenez les deux murs d'une pièce, avec l'axiome d'Euclide, on peut s'orienter dans l'espace, comme l'on dit, empiriquement. On voyait bien les deux murs de la salle de classe qui étaient parallèles ; j'imaginai qu'à l'infini ils se rejoignaient, alors ils avaient la forme d'une pointe, comme un bateau. Alors, ils devaient porter le fait qu'ils n'étaient plus parallèles. J'avais posé la question et l'on m'avait répondu : "Non ils sont parallèles."

C'était donc une construction à la fois philosophique et mathématique, et quand on expliquait cela en classe de sixième, je ne saisisais pas forcément. Vous voyez, c'est cela un axiome. Pour l'axiome euclidien, on pourrait dire que lorsque vous vous déplacez, il est vérifié dans l'espace empirique. Tout à l'heure, pour retrouver le lieu où je vais aller, je serai obligé de m'orienter dans un espace euclidien et j'aurai une grande chance de retrouver le lieu où je vais. Cela paraît évident, vous vous promenez, en quelque sorte, avec l'axiome euclidien. Si vous vous promenez dans la ville d'Avignon avec un autre axiome, les espaces à courbures négatives ou les espaces à courbures positives, il n'est pas sûr que vous retrouviez votre hôtel, votre restaurant, ou votre voiture.

Et bien, l'axiome dont je parle, c'est pareil : chacun se promène, en quelque sorte, avec son axiome psychique. Ce n'est pas une devinette, sachez que si vous le cherchez, vous ne l'aurez pas dans un quart d'heure. Par contre si vous êtes sur la bonne voie, vous allez être angoissé ; cela sera la preuve que, quand même, ça commence un peu à bouger. Cela sera le petit bout de

l'iceberg et vous direz que si dessous c'est un peu plus gros, mon Titanic va quand même avoir quelques difficultés.

C'est cela l'idée, au moment de la rencontre, au moment du familier, de la familiarité des corps, il y a un point d'étrangeté dont on ne peut savoir d'où il vient, sauf à le rapporter à cet axiome qui, au fond, agence ma vie psychique. Ce monsieur, dans l'intimité du cabinet, m'a livré un bout suffisamment important de l'axiome pour qu'il en ait fait sa boussole d'orientation, malgré lui. Et lorsqu'il a rencontré les femmes, l'axiome, en quelque sorte, a été réveillé, il a retrouvé sa puissance, son pouvoir de contrainte, et la rencontre de Victor avec les femmes fut absolument un ravage, une destruction systématique. Cela a tout son poids, parce que si quelqu'un vient nous parler de ce qui le détruit, l'enjeu clinique c'est qu'il nous dise comment il a été détruit et par quoi. On peut, bien sûr, dire beaucoup de choses, on peut s'expliquer à soi-même ceci ou cela, ce sont souvent des paroles vides que l'on a entendu, comme on dit à la télé quand vous avez été malheureux ou malheureuse, vous n'avez peut-être pas été aimé dans votre enfance. Donc celui qui n'a pas été aimé doit être malheureux.

Si vous faisiez venir ici des historiens, vous prendriez mal qu'ils vous disent comment on visite le Château de Versailles en 20 minutes ! Il y a la télé, cela vous suffit, on peut parler d'autres choses autrement plus complètes et passionnantes. Si vous parlez du siècle de Louis XIV, on ne va pas certainement vous énumérer ses maîtresses, sauf si cela a un intérêt et des conséquences en matière économique. Là, c'est pareil, vous êtes en droit d'exiger d'un analyste qu'il ne vous fasse pas la visite du palais de Versailles dans les appartements bourgeois, comme Stéphane Bern.

Donc c'est de prendre certaines phrases qu'il peut nous livrer et de voir les conséquences pour lui. Déjà, on a des conséquences, avec ce fragment de l'iceberg, de son axiome. C'est inconscient, mais il a déjà fallu quelques mois pour arriver à le formuler avec précision. Cela a des conséquences évidemment sur son corps lui-même, car c'est très précisément la position du père qu'il occupe dans sa vie. Cela vous saute peut-être aux yeux, mais lui ne l'avait pas repéré avec cette précision. Il disait tout à la fois l'état dans lequel il se trouvait : "Picoler (c'est son mot) pour ne plus penser". Beaucoup de gens qui boivent beaucoup vont jusqu'au coma éthylique ; quand ils se réveillent, c'est un trou. Il n'y a un moment où l'alcool permet de ne plus savoir ce que l'on fait et c'était son cas, mais jusqu'au coma éthylique. C'est à dire qu'il faut ensuite des heures pour qu'il se récupère et retrouve un point de fonctionnement.

J'en arrive, dans le temps qui me reste, à vous faire entendre le dispositif dans lequel il n'a cessé de s'actualiser avec son corps, sur le modèle exactement de l'axiome du fragment dont je vous ai parlé : "Une femme, ma mère, persécute sexuellement mon père en se refusant à lui." Ce qu'il ignore, c'est qu'il joue sa partie avec les femmes absolument identifié à son père, il le dit lui-même. Il faut que je le décortique un peu, la chair de la langouste est à l'intérieur de la carapace de la langouste. Il occupe la place du père et se livre donc, identifié au père, aux femmes, comme le père s'était, d'après lui, livré à la mère parce que c'est un tyran, aucune victoire n'est possible. Et il se met dans des relations telles qu'au moment de la rencontre des corps, il dira : "Plus de robinet, je deviens manchot". Très jolie formule qui pourra amuser les névrosés, mais simplement, pour lui, devenir manchot, c'est vraiment une expérience réelle, comme si on le lui avait sectionné : il prend la castration dans sa version vétérinaire. C'est avec cette expérience de corps qu'il devient manchot : il n'a plus de robinet.

Il s'offre donc à une femme, n'importe laquelle qu'il rencontre (et voilà la phrase sur laquelle il construit son monde et sa destruction, il se l'applique à lui-même, c'est la sienne propre, mais elle est décalquée sur l'axiome du père détruit par sa femme). Il dit : "une femme, par sa maîtrise du sexe détruit un homme". Il faut noter au passage que c'est une phrase qui n'est pas

dialectisable, qui n'est pas *oedipianisable*, qu'il livre et qui immédiatement, après avoir été repérée par lui devient une injonction, devient effet dictat : "Tu auras la tête coupée". Ou bien, vous savez, une très belle scène et la phrase dite par Fernandel dans un film : "Tout condamné aura la tête coupée". Quand il répète cette phrase il finit, alors qu'elle est dramatique, jusqu'à produire un effet hilarant parce qu'en la répétant ça devient presque comique, et lui-même finit par en rire.

Eh bien, c'est cela, pour lui cette phrase logique qui résume son axiome, ça a la valeur de cet énoncé qui fut celui du code, maintenant, ce n'est plus le cas, "Tout condamné aura la tête coupée", et ce n'était pas une métaphore, ce n'était pas une castration symbolique, on coupait vraiment la tête avec la guillotine, et que le sexe coupait le robinet, c'était du même type. Il n'y a pas, bien sûr, d'auto mutilation, il n'a pas tenté de se couper le sexe, se l'arracher, comme on voit parfois dans les services de pédopsychiatrie : on reçoit des enfants autistes psychotiques qui effectivement se mutilent et touchent à l'organe. Mais cela avait la valeur de la tête tranchée.

Mais au-delà du diagnostic, qui intéresse plus les cliniciens que le public de ce soir, c'est qu'au fond, son corps, le plus intime de lui-même, c'est quelque chose avec lequel il cohabite depuis qu'il peut dire " Je". Pour lui, l'épreuve qu'il en fait, c'est qu'il est le lieu de la sentence de l'autre : son corps, c'est comme la tête du condamné à mort qui est condamné par la justice, par le tribunal populaire, et où l'on nomme : "Tout condamné aura la tête tranchée". Voilà la place qu'occupe une femme pour lui : elle condamne à mort dans sa virilité. Et voilà un homme toujours pourvu de l'organe dans sa matérialité de pénis, mais qui vit comme celui dont la virilité, on pourrait presque dire la tête sexuelle, a été tranchée ou va l'être ou peut l'être à tout moment, parce que le jury populaire qui l'a condamné est incarné par la femme qu'il rencontre. Tout cela à la fois il ne le sait pas, et tout à la fois, il ne cesse de parler de cela. Autrement dit le corps le plus évident, mais oui, et vous n'avez pas besoin d'aller loin pour votre corps, où que vous soyez il est là, et bien ce plus intime, ce plus familier, il est pour Victor cette étrangeté absolue, puisqu'au fond, il a un corps qui est resté dans l'autre, sur lequel l'autre, l'autre féminin a le pouvoir du tyran sur l'esclave.

Donc il faut imaginer ainsi Victor, cet esclave manchot, qui, lorsqu'il rencontre une femme, ne peut que se détruire et qui va faire de son corps lui-même, dans sa matérialité, le déchet qu'il présente, fut-ce jusqu'au coma éthylique, c'est paradoxalement la tentative qui est la sienne pour éviter le tyran. Et à la fois, inlassablement, il retourne, à chaque fois qu'il rencontre une femme, vers le tyran qui le persécute sexuellement comme homme. Un exemple parmi tant d'autres du moment subjectif ou le plus intime, le plus familier, devient absolument énigmatique, devient étrange, le tire vers l'étrange du côté énigme qui reste là, intraduisible, incompréhensible et lui-même continue à s'en faire une marionnette.

Je l'ai reçu quatre ans, et un beau jour, je ne vais pas entrer dans les détails, il est parti probablement pour continuer à jouer ce jeu avec l'autre qui le tyrannise. A-t-il rencontré d'autres femmes, est-il mort, les a-t-il évitées ? Sachant qu'après tout un esclave qui rencontre rarement son tyran a plus de chances que celui qui le rencontre à chaque instant. Cela restera comme question, mais en tout cas, vous voyez que ces moments (certes sous des formes extrêmes, Montfavet n'est pas très loin, néanmoins), vous voyez que là où l'on croit : "Eh, eh, c'est chez moi mon corps" ; et non et non, le langage te l'a décerné, et à partir de là, c'est gâté car notre drame, ce qui fait la vie humaine, c'est que nous sommes des êtres parlants et ce corps là nous est décerné par l'autre, et il est ouvert aux aléas de l'autre.

Je vous remercie.